

CARNET DE VOYAGE EN MAISON DE RETRAITE

Philippe Rousseau

raconter la vie

EHPAD

EHPAD est un acronyme. Il signifie Établissement Hébergeant des Personnes Âgées et Dépendantes. J'entends cet acronyme comme un mot dans l'usage des usagers comme du personnel. Je l'entends tantôt utilisé au masculin, tantôt au féminin. J'aime autant Maison De Retraite. MDR.

Invitation

(En référence à *Passeport pour une Russie*, Philippe Rousseau, éd. Elytis, 2011.)

On m'a dit « Ce que tu as fait en Russie, viens le faire ici, viens faire un voyage en EHPAD et fais en un carnet de voyage ». On a eu raison, je ne connais pas ce pays. Je suis là. Ça m'a paru clair. Ça paraît clair aux autres.

Salle à manger

Je suis assis à une table de la salle à manger. Un fauteuil roulant est vide à ma droite. Un salon est à ma gauche. Six dames y dorment. Une bouche est ouverte. Des yeux sont ouverts. Des clés sont autour de leurs cous. Une jambe bouge. Une jambe démange. Nostalgie chante. Un slow italien.

Peintures

Elles peignent. Elles discutent. Marie a la visite de sa sœur qui discute avec toutes. Marie est handicapée mentale. Mme Lou. a la maladie d'Alzheimer. Mme Pi. a toute sa tête. Mmes Vin. et Du aussi même si Mme Vin. est la plus âgée et que Mme Du. donne le change. Ça discute de tout, de rien, du reste. Je regarde faire et dire. Je suis bien.

Mme Tau.

(Afin d' « anonymiser » les personnes, les noms de famille sont réduits à la première syllabe.)

Mme Tau. : « Où c'est qu'il faut que j'aille ? » « Je vous amène où vous voulez. » « Mais, je ne sais pas où il faut que j'aille. » « Je vous amène au foyer ? » « Si vous le voulez, c'est là-bas qu'il faut que j'aille ? » « Je vous amène au foyer. »

Mme Fa.

« Comment vous vous appelez ? » « Philippe. » « Comme mon fils. » « Non maman, comme ton neveu. » « Ah oui. »

Cinq minutes plus tard.

« Comment vous vous appelez ? » « Philippe. » « Comme mon fils. » « Non madame, comme votre neveu. » « Ah oui, comment vous savez ? »

Mme Cha.

Mme Cha. a froid. Non, je vois que Mme Cha. est froide alors je demande à son creux d'oreille si elle veut aller au soleil. Du bout des lèvres, elle me répond ce que je prends pour un « oui ». Ça marche, Mme Cha., je vous pousse sur la terrasse. Silence.

Elle m'interpelle : « Qu'est-ce que vous faites là ? » Vous n'êtes pas toute seule à vous le demander. Moi aussi des fois, je me le demande. « Qu'est-ce que vous faites là ? Rien, vous ne faites rien. Ha, moi si je pouvais encore travailler. (...) J'ai travaillé et là je ne peux plus (...) » Dans les parenthèses sont des mots que je n'ai pas compris. Le ton me semble dur. Un reproche que j'encaisse. Ce n'est pas une petite vieille qui va me faire douter.

Je ne fais rien. Je me balade. Je salue les vieux, toujours à la même place. Je monte déposer mes affaires dans le bureau de Fabienne, l'animatrice de cet établissement, mon guide dans ce voyage. Je prends sa clef pour le café que j'ai bu sur la terrasse quand il fait chaud et que je bois dans le foyer les autres jours en discutant. Tout le monde marche, un chariot devant, un vieux à la main. Des blouses à liserés verts, rouges, roses m'indiquent un code que j'ai oublié. Je sais que l'on me l'a dit. Je ne sais plus ce qu'on m'a dit. Je ne fais rien. Je lis *Sud-Ouest*. J'attends 12h30 que l'on mange. Alors je doute. Aujourd'hui est un jour de doute. Je suis seul.

« J'ai peur de mourir. Je ne veux pas. Je vais mourir, je ne veux pas. » Les parenthèses où je ne comprenais pas les mots sont closes. J'ai compris. Plus de parenthèses. Je prends la main, l'avant-bras. Je serre un peu fort. Je fais attention aux os et à la peau. De chair, il n'y en a plus. Je caresse ses cheveux. Tourne la pulpe de mes pouces sur ses tempes.

Mme Cha. pleure. Elle sanglote. Elle répète. Je comprends les mots. D'autres parenthèses s'ouvrent. Sa poitrine se soulève. Et s'affaisse. Les parenthèses se referment à nouveau.

Elle me regarde. Je la regarde. Si je tente de l'écouter et mets mon oreille près de sa bouche, je ne la vois plus. Si je la regarde, je n'entends plus. Je la regarde. Elle continue, de plus en plus faible, de parler. Elle continue, de plus en plus fort, de pleurer. Elle s'affaisse dans son fauteuil. Je n'ose la relever. Si je lui faisais mal. Son buste s'avance, se décolle du dossier. Son corsage s'efface. Son visage pointe vers l'avant. La pointe part des oreilles, va au nez. Il est fait afin de fendre l'air. Il tend vers la mort. Ses mains se crispent sur les bras du fauteuil. Je tiens toujours d'une main son avant-bras. J'en profite pour lui caresser le dos. Le dos retombe sur le dossier, le corps un peu plus affaissé qu'avant. Je regarde autour de moi. On vient m'aider. Nous serons trois pour la remettre bien dans son fauteuil. Deux lui prennent les épaules et une les jambes. « Merci mesdames. Merci. »

Mme Cha. me regarde. Nos yeux sont forts. Les miens cherchent quoi dire et ils se taisent. Ma tête pense : « Tu vas mourir. » Qu'est-ce que je fais là ? Mes yeux, mes mains, ma pulpe de doigt cherche une autre réponse. Je cherche. Elle s'apaise. Elle s'endort. Elle a un visage de mort. Elle respire. Je respire. Je pleure.

Nous roulons sur la terrasse. Fabienne a fait de même avec une autre personne. Mme Cha. et moi au soleil. Il chauffe. Dans ce printemps pluvieux, cela fait du bien. J'espère qu'à cette personne bien vieille, cela fera du bien. Silence. Et si je faisais une erreur ? Le soleil ne va pas la tuer tout de même. Ses yeux se ferment. Je l'observe de profil. Son visage est pointu. Il ne tient qu'à un fil. La pointe part des oreilles, va au nez. Il tend vers le soleil. Il se lève pile dans la ligne terre-soleil. Il diagonale sa trace entre la terrasse où nous sommes et le ciel où elle sommeille. Son visage se fend d'un calme. Il respire cette ligne de vie. Il pénètre le cœur de chaleur du soleil. Le soleil répond à cette tension. Il caresse la pointe du nez, descend de ses arrêtes. Il joue sur ses yeux, ses pommettes, son front, ses joues, ses lèvres, son menton, son cou. Il continue sur les lobes. Il caresse les cheveux. Ils sont en arrière dans le sens du visage. Le soleil est plus fort que la mort. Et le visage de Mme Cha. est plus fort que le soleil.

Décision

Un autre jour. « Mme Cha., on va dehors au soleil ? » « Je ne sais pas, il faudrait que je demande si on peut. » « C'est vous qui décidez. Si vous voulez, on y va. » « Je n'aime pas demander. » « C'est vous qui décidez, Mme Cha. » Je finis la discussion avec Mme Cha. au soleil.

Danse

La radio balance une valse. Je propose à Christiane de danser. Fabienne danse déjà avec Mme Cha. en fauteuil. Fadoua passe. La musique change. Je danse avec Fadoua. « On n'est pas sérieux ici. » « Oh, non, c'est pas sérieux ici. »

Epluche-légumes

J'épluche des légumes. C'est jeudi. Les règles sanitaires l'autorisent. Les patates et les carottes seront cuites. Les salades de fruits sont interdites. Difficile aussi de leur laisser mettre le couvert. Difficile aussi la présence d'animaux. Ces vieilles dames ont fait des salades de fruits, elles ont mis le couvert des milliers de fois, ont caressé des animaux. Ici, c'est sans.

Mme Pou.

Au repas, on parle de Mme Pou. Elle a eu un AVC avant-hier. Ils avaient parlé de Mme Pou. à la réunion de transmission de la veille. Le médecin remarque que ce n'est pas la première fois que l'une des personnes dont on parle aux transmissions a un souci après. « En même temps, ici, la probabilité qu'il y ait des problèmes est importante. » Ça blague. La directrice demande, au vu des conséquences, que l'on ne parle pas d'elle aux transmissions. « Ne dites pas tout ce que l'on dit ici. » L'humour serait-il au soignants ce que les soignants sont aux soignés ?

Mme Pou. encore

« On est obligé de tenir des statistiques. On est au-dessous. On a une douzaine de morts par an, soit un par mois. C'est une moyenne car en général, ça va par série. Quand il y en a un qui part, un ou deux autres suivent. » Sauf pour Mme Pou. Personne n'a suivi. À part Mme Pou., que je

n'ai pas eu le temps de connaître, je n'aurai pas connu de décès pendant les deux mois de ma présence ici. « Mais faut pas se faire d'illusions, avec nos quatre centenaires, les statistiques vont remonter. »

Paulette

« Bonjour Paulette. » « Oh, ça me fait plaisir que vous m'appeliez Paulette. »
« Bonjour Paulette. » « Je suis mignonne ? » « Oui, Paulette, vous êtes mignonne. » « Je suis gentille. » « Oui Paulette, vous êtes gentille. »
« Comment je m'appelle ? » « Paulette. » « Comment ? » « Paulette Du. »
« Comment vous savez mon nom ? » Sourire.

L'UPAD

À l'intérieur de l'EHPAD, il y a l'UPAD. L'acronyme ne donne pas d'information. Il s'agit d'une unité fermée par une porte à code. Cette unité d'une douzaine de lits est réservée aux personnes atteintes de maladie de type Alzheimer. Mme A. vit à l'UPAD. Elle guette l'ouverture de la porte sécurisée de l'unité fermée. J'ai appris qu'on l'avait retrouvée vers son ancienne maison. J'ai appris à attendre le clic de fermeture de la porte à code. « Ma mère doit venir, vous savez, je l'attends. » Elle veut aller au-devant de sa mère. « Votre mère n'est pas là, vous savez, elle est partie. » Elle ne le sait pas. Rentrer dans son monde ? Rester dans le nôtre ? Comment lui apprendre, encore aujourd'hui, la mort de sa mère ?

Mme Fa.

Le magazine fait du service. Quand Mme Fa. l'a fini, elle recommence. Elle attend un peu et elle le recommence. Autant de fois elle le lit, autant de fois, elle le recommande : « Qu'il est beau ce bébé. » « Je les aime, les tomates, moi. » « Et les moules, vous cuisinez les moules ? » Elle me donne sa recette. Je lui donne la mienne. Elle feuillette encore. J'attends. Je lis sur son épaule. Elle lit la quatrième de couverture. Elle le ferme. Elle se tait. Puis elle recommence. Le temps suspend son temps, autant de temps qu'il le faudra.

Mme Ca.

Elle a une belle jupe. Ses joues sont rosées. Ses lèvres sont rougies. Elle a

son sac à main. Son bracelet dépasse de sa manche. Une médaille dépasse de son bracelet. Ses deux boucles d'oreilles s'agitent au gré de ses tremblements. Sa main gauche a trois bagues. Elle est tirée à quatre épingles.

Mme So.

Mme So. est debout. Une main sur la table la maintient stable. Elle est toujours la première à la salle à manger. Elle y fixe son monde. Je n'ose bouger mon regard du sien. Elle tourne la tête, comme le fait un phare. Son regard reviendra. Entre deux faisceaux du regard, je baisse la tête. Un étron repose par terre, point de symétrie entre ses deux pieds. Il est bien formé comme ceux que l'on vend dans les magasins de farces et attrapes. Je regarde autour. Personne ne voit ce que je vois. Je reconnais, je panique. Le regard de Mme So. revient vers moi, l'odeur le suit. Je suis à nouveau fixé. Deux aides-soignantes arrivent, l'une pour amener Mme So. aux toilettes, l'autre pour ramasser l'étron : « Il ne faut pas faire ici Mme So. » L'intervention de Mme Fa. me défixe : « Mais elle peut pas se retenir. Mais elle ne peut pas s'essuyer. »

Je regarde à nouveau en direction du phare. Elle n'y est plus, tout a disparu. Le diffuseur de parfum situé juste au-dessus expire un brin de parfum. Je vois le nuage sortir du trou. Je respire. Je reviens à la recette de moules de Mme Fa.

Mme Ga.

« Comment ça va, Mme Ga. ? » « Ça va, et vous ? » « Bien. » « Oui, vous êtes un homme bien. » « Merci. » Je le sens dans mon cœur.

Un autre jour

« Comment ça va, Mme Ga. ? » « Fatiguée, fatiguée. Cette nuit, je suis partie de Belgrade pour aller à Niš. » Mme Ga., la nuit, voyage en Yougoslavie. « Comment vous avez voyagé ? » Sa bouche me sourit mais son regard m'interroge : de quoi je parle ? « Vous êtes allée de Belgrade à Niš. Comment y êtes-vous allée ? » « En voiture. »

Elle me décrit le chauffeur et les autres voyageurs. Ce n'est pas seulement le voyage qui l'a fatiguée, c'est aussi la nécessité de surveiller ces

personnes peu recommandables. Nous continuons notre conversation. Mme Fa. me fait signe que Mme Ga. est toquée. Oui, d'un certain point de vue. Et alors ?

Mme La.

Mme La. s'inquiète : « Il pleut ? Vous êtes trempé. ». Je réponds : « Oui, je suis venu en vélo. Il pleut très fort. ». Mme Fa. se joint à la conversation. Elle joint le geste à sa parole, tape du pied sur le lino du hall : « Oh, ça fait du bien. Il paraît que c'est tout sec. »

Je pense : nous n'avons pas eu de printemps. Il pleut tout le temps. Mais je suis fatigué, aujourd'hui, je ne la contredis pas : « Oui, Mme Fa. c'est très sec dehors. »

Mme La. me regarde. Ses yeux m'interrogent. Les miens se lèvent. Les yeux de Mme La. se taisent. Demain, je rappellerai à Mme Fa. qu'elle connaît des chansons italiennes. Elle me dira qu'elle ne s'en souvient pas. Je lui affirmerai qu'elle est d'origine italienne : elle m'a chanté des chansons en italien la première fois que l'on s'est vu. J'omettrai de rappeler qu'elle a un neveu qui s'appelle Philippe. Concentrons-nous sur l'Italie. Elle me confirmera. Elle est venue en France pendant la guerre. Mussolini voulait tuer tout le monde alors ses parents ont fui vers la France, cachés dans un train. J'aurai ma victoire. J'aurai ravivé sa mémoire. On se regardera, on se sourira. Elle me prendra la main. Il y aura un temps. « Je suis venue en France pendant la guerre, Mussolini voulait tuer tout le monde alors mes parents ont fui vers la France, en cachette. » Elle prononce « cagette ». Elle répète son histoire trois fois. Je ne suis pas foutu de me rappeler avec combien de frères et sœurs elle est venue.

« Et vous, Mme. La., bien dormi ? » « Non, je dors plus beaucoup. (Temps.) Alors je pense. (Temps). Je pense à mon passé. (Temps). Comment il aurait pu être. (Temps.) Être plus beau qu'il n'a été. »

M. For. Et Mme. Vin.

M. For. : « Ha là, mais alors, elle arrive et elle se sert. C'est trop fort. Elle ne s'en fait pas, la vieille ! » Mme Vin. : Silence. M. For. : « Allez, elle continue, ce n'est pas croyable. » Mme Vin. : « Non mais, de quoi je me mêle ? » M.

For. : « Il y a un truc qui tourne pas rond là-dedans, hein, non mais regardez-la ! » Mme Vin. : « Je te cause, à toi ? C'est toi qui a un problème. » Mme Vin. n'était pas à sa place. Une aide-soignante la déplacera. La conversation s'arrête, de fait.

Bibi

Bibi s'annonce. Je ne sais pas si c'est le son qu'il produit qui a donné son nom. Ici, on dit qu'il fait « tacatatac ». Peut-être que j'entends « bibibibibe » parce que j'ai entendu qu'ici, on l'appelle Bibi.

Son « bibibibibe » est plus fort et plus fréquent que d'habitude. Ici, on traduit qu'il est nerveux aujourd'hui. Isabelle, la gouvernante m'a appris un peu de son histoire, qu'elle sait ne pas savoir en entier. Il a vécu en Allemagne. Il a été abandonné, maltraité par une famille d'accueil. Une infirmière lui parle en allemand. Ils ont compris qu'il le comprenait. Mme Bo. : « Je ne comprends pas qu'on fasse ça à des enfants. »

Bibi est un enfant. Il est plus jeune que tous les autres. C'est une personne handicapée mentale atterrie là dès ses 60 ans. Il a l'âge d'être le fils de Mme Bo. Mme Bo. a l'âge d'être sa mère.

M. For. : « Du calme, hein, t'arrêtes un peu là. », en joignant le geste à la parole. Bibi « bibibibibe » de plus belle, avec un rythme spectaculaire. M. For. râle, secoue la tête. Il désapprouve. Bibi s'énerve. Je n'interviens pas. Je regarde. Plus tard, j'ose un « Guten Morgen, Bibi. » Penser à aussi apprendre un peu de serbo-croate pour Mme Ga.

Je serre la main à Bibi. Il me sourit.

Patou intervient : « Mais qu'est-ce qu'il fait là, Bibi ? On t'a dit de rester dans ta chambre. Tu veux que je vienne te tirer les oreilles ? » Bibi dit non avec la tête. Il bibibibibe. « Tu vas voir si Catherine vient. Tu veux que je lui dise ? Elle va venir te tirer les oreilles. » Patou m'explique : « Épidémie de gastro, les malades doivent garder leur chambre. » Et Bibi est malade. Il est au confinement. « Il faut que tu ailles dans ta chambre. »

Patou passe à côté de Bibi. Il dit toujours non avec la tête. Va-t-elle mettre sa menace à exécution ? Elle passe et lui caresse la joue. « On a allumé ta télé, tu veux pas aller voir les dessins animés ? » Elle se place face à face. Ils rigolent tous les deux. Il reste au foyer et fait ce qu'il veut. Et moi je me répète : penser à me laver les mains.

Dragica

Dragica a perdu sa trottinette. Dragica est perdue sans elle. Dragica est perdue tout court. J'aime quand elle me parle en serbo-croate. Je la comprends autant qu'en français. Elle a émigré depuis la Yougoslavie. Elle y fut militaire, a conduit des camions, a fait de la dactylographie. Seule une femme de l'Est peut dire encore dactylographie. Maintenant, elle conduit sa trottinette. Elle y met ses trésors et la décore d'une photo de remise de prix. Une bénévoles des petits frères des pauvres vient la voir comme si elle était un membre de sa famille. Dragica a une tutrice. Dragica s'est fait coiffer aujourd'hui. Je lui dis que cela lui va bien. On ne sait pas qui paiera le coiffeur. Tant pis, aujourd'hui c'est fête des centenaires. Alors Dragica peut se faire coiffer à l'œil. Dragica a aussi les ongles faits par une aide-soignante. Elle me les montre. Son rouge à lèvres s'est estompé. Dragica est coincée dans le salon de coiffure sans sa trottinette. Où est la trottinette ? La trottinette déambule. Le déambulateur trotte et Dragica, elle, attend.

Aujourd'hui, c'est la fête des centenaires. Les coiffeuses coiffent, mettent en plis, shampouinent, teignent. Les dames se sont maquillées. Les dames ont été maquillées. Tout le monde va sortir de l'UPAD. Le repas a été avancé pour pouvoir débarrasser toutes les tables pour permettre le concert dans la cantine. Le chanteur arrive. Il installe son karaoké. C'est le frère du cuisinier. Il est lui-même cuisinier dans une autre EHPAD. Il imite Montand.

Mme Ga. me voit et me fait un grand sourire : « Je me suis dit : sera-t-il là ? Je me suis fait du mauvais sang. Mais là, je suis heureuse. » Elle ne se souvient pas de mon nom, de qui je suis, pourquoi je suis là mais ça fait toujours plaisir. « J'attends les camarades. Il faudra faire attention. C'est une fillette qui m'a mis le vernis aux ongles. » Comprendre « aide-soignante ». Je propose à Dragica d'aller au soleil : « Oui, mais j'attends les camarades. » « Nous surveillerons de dehors. On ne les loupera pas. » « D'accord alors. » Dragica trotte alors jusqu'à dehors en déambulateur.

M. Em. est assis dans son fauteuil pour le concert des centenaires. Il est sorti de l'UPAD. Tout le monde est sorti de l'UPAD. C'est fête. On y tient. M. Em. est à l'extrémité du public. Quatre-vingt personnes âgées, quatre-vingt vieux, quatre-vingt anciens. Les centenaires sont au centre. Le concert avance.

Une des centenaires se réveille. L'autre serre dans ses mains des rouleaux non identifiés. Sa fille est arrivée en retard et en pétard. Sa mère n'avait pas la robe que, elle, sa fille, avait choisie quelques jours plus tôt. Je la trouvais belle quand même la robe que les aides-soignantes avaient choisie. Je la trouvais belle quand même dans sa robe, avec ses rouleaux non-identifiés dans les mains. En plein concert, pour éviter au scandale de s'amplifier, ordre est donné à deux aides-soignantes de changer la centenaire dans les toilettes du restaurant. Le chanteur s'en moque. Tout se passe devant lui. Comme les deux centenaires étaient placées à la meilleure place car c'est leur fête, tout se passe devant lui. Il chante.

Fadoua est descendue de son bureau. Elle avait organisé son travail de secrétaire de direction pour venir danser. Elle danse avec Jean-Claude. Il a perdu sa cavalière, Mme Pou., qui est partie rejoindre son Pierrot. Fadoua danse avec plein d'autres. Je danse aussi. J'hésite. Il faut choisir quelqu'un qui tiendra le coup. Il ne manquerait plus qu'une meurt dans mes bras après le scandale de la robe qui continue pendant ce temps. Je vois Fadoua qui sourit à la directrice tentant de calmer la fille de la centenaire. J'en fais autant. Même qu'en dansant, j'essaie de gêner la discussion qui nous empêche de bien entendre le chanteur. Il ne manquerait plus que la fille de la centenaire s'inscrive à l'EHPAD.

Je chante, avec les dames. Le chanteur articule « À bicyclette ». Paulette me demande s'il fait bien l'amour. « Je ne sais pas. On lui demandera après le concert ? » « Et merde ! » Son bras suit sa parole. Je m'éloigne de son siège. Elle émet son cri célèbre ici. Mon histoire avec Paulette prend du plomb dans l'aile. Comment rattraper le coup ? L'inviter pour un slow ? Ce n'est pas dans la culture du chanteur. Il enchaîne avec « Aux Champs-Élysées ». L'assemblée reprend en chœur. Je m'aperçois que je le connais par cœur. M. Em. n'aime pas. Il décolle son dos du dossier de son fauteuil-coque. Il tape de sa main droite sur l'accoudoir. Discussion du personnel sur le fait de le ramener. Difficiles pour et contre. Une jeune femme arrive. Je ne peux lire son prénom sur sa blouse qu'elle a enlevée. Ni prénom, ni fonction car elle a débauché. Elle regarde M. Em. Elle lui pose la main sur le dos. Sa main monte sur l'épaule sans perdre le contact. Le dessus de son doigt caresse sa joue. Elle regarde le concert de loin. Elle est dans son doigt, elle est dans la joue. M. Em. se calme. Il est dans le doigt. Il est dans la main. Il

va rester au concert. La décision est prise. Elle débauchera un peu plus tard.

Tartine

On sort au soleil. Une fois n'est pas coutume. Au moins, je sers à ça. Mme Ca. a l'air contente. Fabienne l'emmène en lui tenant les mains. J'ai vu faire. On donne les deux mains comme si on allait faire une ronde et on marche en arrière au rythme de la personne qu'on emmène. Ça marche bien. Je rentre chercher quelqu'un d'autre. Mme Ca. tombe. Fabienne m'appelle. J'arrive. Non, il vaut mieux que j'appelle quelqu'un. Isabelle et Sylvie arrivent. Je regarde faire. Que faire ? On apporte un fauteuil. J'aide à l'y mettre sous les ordres d'Isabelle. J'apprends. « Hypoglycémie ? » « Elle déjeune bien pourtant. » « Mais le déjeuner est loin. » « On va lui faire une tartine avec de la confiture. »

Puis regardant les jambes de Mme Ca. : « Faudra m'y mettre de l'huile. »

Mme Le.

Mme Le. a retrouvé le sourire. J'y suis pour quelque chose. Je l'y ai aidé. Elle a trouvé une copine : Mme La. Mesdames La. et Le. discutent le matin à l'ombre du climatiseur. Sa fille se fâche l'après-midi avec Mme Le. Deux à trois fois par semaine. « On peut faire ce qu'on veut avec toi, on est foutu. » Et inversement. Elles se cognent l'une à l'autre. Mme Le. était chez elle avant de venir ici. Mme Le. : « J'ai sale caractère moi aussi. Ça, je le reconnais. Alors voilà, je suis là. »

Mme La. : « Je suis là depuis huit ans. J'avais une amie qui m'avait demandé où je comptais aller. Alors, je lui ai dit, donc, que je venais là et elle m'a dit : « Alors là, tu vas être bien, c'est sûr, c'est bien là-bas. C'est propre, elles sont gentilles. Non, on est bien ici. Je vous dirais que je suis malheureuse, je serais une menteuse. »

Mme Le. : « Ben, moi, je vous dis que je m'y fais pas. »

Mme La. : « Mais vous allez voir, faut un peu de temps. Moi, je m'y suis bien faite. J'y suis bien. »

Mme Le. : « Ben, moi, je vous dis que je m'y fais pas. Et que ça m'étonnerait que je m'y fasse. Avoir trois enfants et être là, ça, je ne m'y fais pas. »

Mme La se tait, le ton de Mme Le l'y a invité. Elles ne vont pas se fâcher quand même. J'aurais passé du temps pour rien.

Mme Du.

Le Monde diplomatique du mois de juin 2013 sort un dossier « Une planète grisonnante ». L'article en une pose la question : À quel âge devient-on vieux ?

Mme Du. me répond : « À 90 ans. » Mme Du. a 90 ans.

Elle ajoute : « Quand on est vieux, faut se stimuler, voir des gens, discuter. C'est bien de vivre ici en communauté. Je serais restée chez moi toute seule, je serais devenue... » L'adjectif est remplacé par un geste de la main qui tourne sur le côté de la tête. « Non, moi, je dis : c'est bien la vie en communauté. »

Et si j'organisais un débat entre Mmes Du. et Mme Le. ?

Mme Dul.

« Je suis épuisée. Je vois le kiné mais ça ne reviendra pas. C'est écrit là-haut. » J'ai toujours vu Mme Dul en fauteuil. Au sous-sol, ce matin, elle était debout, écrasant une mousse avec chacun de ses pieds. Les après-midis, elle regarde le Tour de France : « Ce n'est pas tant pour les coureurs que pour les paysages. Vous savez, c'est beau la France. » Après ce détour de France, elle revient à la discussion première. Elle attend que ce qui est écrit là-haut se réalise. Mme Le. est en face et en phase : « Moi aussi, tous les jours je le demande. »

Je sais que le suicide est contre la volonté de celui qui, pour elles, écrit là-haut. Je ne sais pas si la prière pour qu'il avance ce qui est écrit en va de même. Mme Dul et Le. sont certaines de retrouver leur mari. Mme Dul a bien attendu 9 ans pour se marier. Elles sont habituées. Elles attendent.

Mme Ni.

Mme Ni. est un oiseau dans un coin de la salle à manger du premier étage. C'est le matin. A-t-elle pris son stilnox hier soir ? En tout cas, elle a dormi. Elle râle. Mme Bi. m'en a parlé : « L'autre là, elle gueule toujours. Bon, elle est toute seule à gueuler comme ça ici. En bas, c'est pire. Elle gueule tout le temps et jamais un merci. Elle gueule. Elle utilise aussi la lumière de la salle comme sonnette. Et vas-y que je t'allume et que j'éteins. » C'est pour cela qu'il a choisi de manger en haut.

« Si je deviens comme ça, une piqure, hein ? » « Qui vous la fera ? Ils n'ont

pas le droit. » « Alors, je me suicide ? » Le ton est moins affirmé.

Renouvellement

Y'en a qui cherche toujours le changement, le progrès, être moderne. Ici, on peut faire la même blague tous les jours. Pas nécessaire de se renouveler. Et ça n'empêche pas de rire.

Nuit

Aujourd'hui, je vais passer la nuit ici. Fabienne et moi nous sommes posé des questions. Comment le présenter ? Aux personnels, aux résidents ? On l'a dit et ça n'a pas fait un pli. C'est normal que je passe une nuit ici. « Quand on voyage, on passe la nuit. Faut aller jusqu'au bout. »

J'ai fait ma valise ce matin. Je ne prends pas mon passeport. Je reste dans l'espace Schengen. Ni même ma carte d'identité. Je ne vais pas voir « les sept mille allemands [qui, selon des chercheurs] vivraient dans des maisons de retraite en Hongrie, trois mille en République Tchèque, six cent en Slovaquie. On ignore le nombre de personnes placées en Grèce, en Espagne, en Ukraine, en Thaïlande et aux Philippines, qui semblent être les principales destinations pour l'exportation de personnes âgées ». *Le Monde diplomatique* du mois de juin 2013, mois de ma résidence, ajoute qu'il « ne s'agit encore que de niches. ». Aucune blague sur « être traité comme des chiens » ou « les vieux allemands seraient-ils déportés ? » ne me vient à l'esprit. Déplacé. J'ai pris des vêtements de rechange, de la lecture, mon appareil photo, mon enregistreur numérique. Pas besoin non plus de carte bleue. Je suis nourri, logé, presque blanchi. Il est décidé que je vais dormir dans la salle des sens. Cette salle est équipée d'éléments sensoriels. Mme Ga. n'y parle que serbo-croate. José : « Tu vas dormir sur le matelas à eau ? » J'y ai déjà fait des siestes, pas question d'y passer une nuit.

Dans la journée, j'y ai installé un matelas. Isabelle m'a donné des draps, un oreiller neuf. J'ai repéré la salle de bain pour le personnel au sous-sol. Plus tard, j'apprendrai qu'un lavage de draps coûte 1,50 euro.

Ma nuit commence par un repas à 18h. Je m'adapte, j'ai faim. Normal d'avoir faim à l'heure où l'on mange dans le pays où l'on se trouve. Je mange avec Messieurs Ploy., Bi. et San. On nous prend en photo. Photo-souvenirs. On

dirait des vieux potes. Un verre de vin, une blague de cul, un regard coquin sur la serveuse et le tour est joué. Vanessa répond à M. Ploy. qu'elle viendra cette nuit dans sa chambre. Il en rit. « Je suis déjà venue la nuit passée. Vous ne vous en souvenez pas ? »

Elle y a ouvert la fenêtre pour donner de l'air à cette nuit chaude. Les yeux de M. Ploy. la regardent par-dessus ses lunettes. Vanessa est l'une des trois veilleuses de nuit. M. Ploy. a raison : elle est jolie et son sourire en rajoute.

Plus tard, je prends le frais avec Mme Ta. On discute. Elle me raconte quand l'EHPAD était au château avant les travaux. Mme Ta. travaillait ici et elle y a pris sa retraite. 30 ans qu'elle est ici. Les veilleuses nous rejoignent. Prise de connaissance. Gisèle, Saliha et Vanessa font équipe. Elles travaillent cinq nuits pendant une semaine et deux nuits la semaine d'après. Mme Ta. nous quitte. Les veilleuses échangent des informations sur la nuit. Elles ont lu les transmissions transmises par l'équipe de jour. Ce sont elles qui ont trouvé une réponse aux angoisses de Mme Ca. Mme Ca. n'arrivait plus à dormir dans sa chambre, apeurée par les éléments de décoration. Elle avait caché dans son oreiller des couteaux pris à la cantine. Les veilleuses ont eu l'intuition de proposer à Mme Ca. de dormir dans une salle de réunion. Mme Ca. s'y est endormie, veillée par les veilleuses.

Nous faisons un premier tour des couloirs. Bibi est encore debout. Il prend le frais à une fenêtre du premier étage. Il a raison, la nuit est chaude. Il bave beaucoup. Vanessa lui propose de l'oxygène. Mme Ni. attend son stilnox. Elle montre de l'impatience. Saliha le lui donne. « Elle a besoin de le voir pour commencer à se mettre au lit. Des fois, elle ne le prend même pas. »

J'ai déjà appris que souvent, les médicaments proposés sont des placébos. Nous nous retrouvons pour leur pause repas. Je partage avec elle. Les nuits sont calmes. Mon enregistreur peut rester couché. Les cris de Paulette se taisent la nuit. Il arrive que Mme Fa. se lève pour manger. Le repas est loin. Saliha casse le ramadan. Sa soupe est bonne. Cinquième repas de ma journée. Mme Ta. vient nous informer que Mme Fa. est tombée dans le couloir. La prédiction est juste. Mme Fa. s'est levée mais ce soir elle est tombée.

Mme Fa. s'affaisse, elle ne tombe pas de très haut. Vanessa et Saliha la relèvent avec des gestes précis. J'ai laissé du chemin entre elles et moi. Elles remettent la jupe de Mme Fa. qui s'était relevée dans la chute. J'arrive.

« Oh, il est là le monsieur. » « Vous le connaissez ? » « Mais bien sûr que je le connais. Je connais pas son nom, mais je le connais. » Je lui rappelle mon prénom, le même que son neveu.

Sa fille me disait dans la journée : « Ce n'est pas étonnant qu'elle confonde. Ma mère n'a pas toute sa tête mais c'est vrai que ce neveu, elle l'a aimé particulièrement. Elle ne l'a pas élevé mais il y avait quelque chose comme un fils. Qu'elle dise que c'est son fils est normal. »

On traverse les couloirs. Ils sont plus longs la nuit que le jour. « Oh, ben ma culotte est mal mise. » Mme Fa. la remonte. Je tourne la tête. Je me souviens une phrase de sa fille aujourd'hui : « Je ne comprends pas, je n'ai jamais vu ma mère comme ça. Là, elle est désinhibée, elle dit des gros mots, ce n'est pas croyable. »

Sa fille a raison. J'ai déjà vu Mme Fa. insulter une autre personne. Dans la salle à manger du personnel, Mme Fa. mange deux madeleines trempées dans du chocolat chaud. L'après-midi, la chanteuse au chewing-gum aura chanté Dave : « J'irais bien refaire un tour du côté de chez Swann » À chacun sa madeleine.

Vanessa chouchoute Mme Fa. En vain. Ce soir, c'est moi le chouchou : « Oh, qu'il est mignon. » Mme Fa. me raconte comment elle est tombée : « Mon cœur sortait de ma poitrine. » Elle m'embrasse. Chaque nouvelle version, je lui ajoute les détails qu'elle omet maintenant et qu'elle m'avait donnés dans les versions précédentes. Je m'amuse avec Mme Fa. Elle voit mon œil coquin, elle a le même. Son œil, en plus, me dit qu'elle ne comprend pas tout mais elle apprécie que l'on blague. Elle a perdu une partie de sa tête mais pas sa coquinerie. Toujours ça de pris.

On la raccompagne. Les fenêtres sont ouvertes. L'EHAPD prend des allures de paquebot, d'immense train. Le cœur est prêt à sortir de la poitrine. Nous sommes prêts à aller jusqu'au bout du monde, à faire partie du monde.

L'EHAPD se cabane. Il fait chaud. La nuit se voit dans mes yeux. La nuit, la nuit, la nuit, la forme en tripode de l'EHPAD-paquebot est adaptée aux flots. Ils mystèrent le but du voyage. Le roulis tait les cris de Paulette. Les couloirs s'allongent jusqu'aux étoiles. Les portes ouvertes laissent voir des ronflements, des draps tombés, des bouches ouvertes, des télévisions animées, des nez lestés de lunettes, des déambulateurs esseulés. Les anciens n'ont plus d'âge. À une heure, les veilles commencent une série

de change. Les couches ne tiennent pas la nuit. Mme Fa. est recouchée. Du moins, on l'espère. Je vais me coucher. Bonne nuit à vous tous, bonne nuit mes vieux.

Petit-déjeuner

Le calme de la nuit n'aime pas le soleil. Le paquebot s'agite. Les télévisions se rallument. Le personnel débarque. Le paquebot prend le gîte. Branle-bas de combat contre les fantômes de la nuit. « C'est plutôt la nuit qu'ils meurent. » « En fait, le plus souvent, ils ne meurent pas ici. Ils ont un accident type AVC ou autres, ils vont à l'hôpital, soit ils reviennent pire qu'avant, soit ils ne reviennent pas. » « Le soir, quand même, on quitte le boulot en se disant qu'il va pas passer la nuit. Et le matin, on avait raison. » Le petit déjeuner aborde. Les chariots sont prêts. Top départ depuis les cuisines. Chacun le veut et vite. La nuit est loin. Les ventilos ventilent, les pas marchent, les roues tournent, les langues parlent, les magazines se feuillentent, les blagues font rire.

Sac à main

Les dames se promènent leur sac à main à la main ou au déambulateur. Elles ont leur clé autour du cou ou dans le panier du déambulateur. Mme Blan. a remplacé son sac à main par une poche Lidl. Son tremblement permanent la fait sonner comme une clochette qui annonce son approche. Nul ne sait ce qu'il y a dedans. De toute façon, on ne fouille pas dans les sacs des dames.

Le grand livre

Naïma est seule huit heures de rang à l'UPAD avec Mmes Lou., A. ou Paulette et Consort. Elle voit dans mes yeux ce constat : « Si on écoute vraiment bien, on comprend. Cette maladie, on croit qu'ils oublient tout. Ce n'est pas vrai. Il y a toujours un mot chaque jour. On croit que ça ne veut rien dire. Quand on fait attention à la personne, elle le sent, elle donne des indices. Elle raconte son histoire de vie dans son langage à elle. Avec les photos en plus, j'ai compris. Pour moi, c'est comme un voyage chaque jour ici. »

Naïma est allé chercher le Grand livre de la vie de Mme A. Ses enfants lui

ont fait un livre géant avec des photos, de l'humour. « Ce monsieur à qui vous tenez la main, qui c'est ? » « Ah, eh bien, je ne sais pas. » « Et là, on le voit encore. » Ils sont à Pey-Berland. Je reconnais les mêmes pigeons que ceux de Mme Bo. « Là, c'est ma mère et mon père. Mon père, il est mort, avec Franco. » Sa mémoire se rétrécit au fur et à mesure qu'elle vieillit. Elle en est à avant son mariage. Le jour de sa mort, Mme A. se souviendra de sa naissance.

Maurice

Maurice me dit qu'une copine est venue le visiter hier. J'interroge car je ne suis pas sûr d'avoir compris. « Ma maîtresse, si vous préférez. » « Comment elle s'appelle ? » « Monique. » Je connais cette blague. « Il n'y a pas que le cul, Maurice dans la vie. » « Non, il y a aussi les seins. »

Monique et Maurice se sont rencontrés dans une maison de convalescence il y a quinze ans. Ils blaguaient ensemble. Un jour, ils se sont appris mutuellement qu'ils étaient veufs. Alors, ils ont décidé de se mettre ensemble. « Et je ne l'ai jamais trompée. »

Je descends Maurice au sous-sol dans la salle kiné. Il marche tout ployé entre deux barres parallèles. Géraldine, kinésithérapeute, lui demande de regarder ses yeux. Il est trop ployé, M. Ploy. pour ça. Il n'a jamais vu les yeux de Géraldine. Il fait des efforts. Elle se baisse un peu. Il les voit. C'est heureux, elle les a bleus.

Dernier jour

Un pianiste vient jouer cet après-midi. Mme Bo. chantonne. Mme Lou. joue le rythme avec sa canne. Bibi, placé derrière est venu tout devant. Mme Ga. s'endort les deux coudes sur la table. Avant cela, elle m'avait souri. Christiane est à côté de sa copine, Mme Vin. Mme Bou. agite la tête, la bouche ouverte, les yeux rieurs, une barrette dans les cheveux. Mme La. atténue le son avec ses mains sur les oreilles. Mme Du. se recoiffe. M. Sa. tient la main de Mme Jo. qui dort sur son épaule. Mme Cha., affaissée sur son fauteuil regarde le plafond. Les Champs Élysées. Maurice n'est pas encore arrivé, il est encore aux toilettes. Mme Ty. tricote un tricot imaginaire. Bibi se tait sans baver. C'est la Java bleue. Le bras valide de M. Mi. danse. M. Bi. est en retrait. Ami, entends-tu ... ? Mme Du. préfère regarder le tour de France.

Fadoua sort de son bureau. Elle écoute. Isabelle blague avec M. Bi. Nasser danse avec Mme Ta. et Mme Vin. en même temps. Marie prognathe du menton. La fille de la centenaire à la robe fait du bruit en lisant le journal. Mme Ta. arrive en retard. Mme Pi. stoïque son écoute. Maurice est sorti des toilettes. C'est presque la fin. Mme Le. renvoie chier Mme La. Piaf rassemble. « C'est toi pour moi, moi pour toi dans la vie... Alors, je sens en moi mon cœur qui bat. » L'oreille de Mme Je. cicatrise. Mme A. doit chercher sa mère à l'UPAD. Mme Ta. chante Brel. Mme Ca. s'endort. La fille de la centenaire ouvre un bonbon. Cela fait autant de bruit que les pages du journal qu'elle lisait. Isabelle taquine toujours M. Bi. Maurice s'offre un coca. Mme Mi. boit avec une paille. Denise danse d'un bras. M. Mi. a arrêté, lui. Mme Cha. se décolle de son dossier. Son nez pointe le pianiste. Va-t-elle se mettre debout ? Mme Le. connaît les paroles du plus beau tango du monde. Mme La. n'est pas revenue. Mme Cha. est debout. Elle m'appelle. Mme Du. : « C'est des vieilles chansons, ça ! »

J'ai fait quatre fois le voyage en Sibérie pour m'apercevoir, qu'aller au bout du monde n'a pas de sens, que le monde n'a pas de bout. Et si le bout du monde était ici, vers eux qui ont perdu la tête, la boule, la carte, le nord ?